



Mercredi 26 Juin 2013

Chaudfonds-sur-Layon, un site hors norme qui flirt avec les 50m de dénivelé... gros bras et petits joueurs s'abstenir: il faut du doigté et de la détermination sous peine d'aller au tapis un peu prématurément. J'ai déjà donné, je sais de quoi je cause. Le plus contrariant étant de devoir replier armes et bagages pour si peu, car question retour au déco, c'est même pas cinq minutes à pattes.

Le vent de NE est un peu asthmatique, voire inexistant en dehors des cycles thermiques. Les cumulus aussi, on aimerait les voir un peu mieux nourris.

Une aile tête déjà le terrain : manque de conviction ou de convection, ça reste hésitant.

Mais bon il est 13h, serais-je de nouveau en retard, ou encore trop tôt?



Après un premier décoposé de courtoisie, quelque peu contraint certes, et malgré l'avertissement de Dominique qui est descendu se rafraîchir sur les berges du Layon, je retente un tour de manège. Quelques arabesques mal dégrossies plus tard, je parviens enfin à m'extraire de ce sacré plancher des vaches avec balcon.

C'est un peu laborieux et les chiffres ne sont pas folichons, mais on ne va pas se plaindre. Concentration maximale donc, à peine perturbée par la réflexion que vient de me faire Dom au sujet d'une histoire de caleçon non homologué... c'est vrai, moins prévoyant que lui, je n'ai pas emporté cet équipement primordial à l'expédition qui démarre: le maillot de bain.

Tant pis, on fera sans, ... si jamais...

Le sujet ne me préoccupe pas plus que ça étant donné la couleur que prend progressivement le ciel. Là aussi, j'aurais mauvaise grâce de me plaindre, les models météo l'avaient prévu, et pour une fois ça se vérifie au quart de poil.

Un voile d'altitude vient du NO et met progressivement le paysage en demi-teinte, pour ne pas dire en noir et blanc.

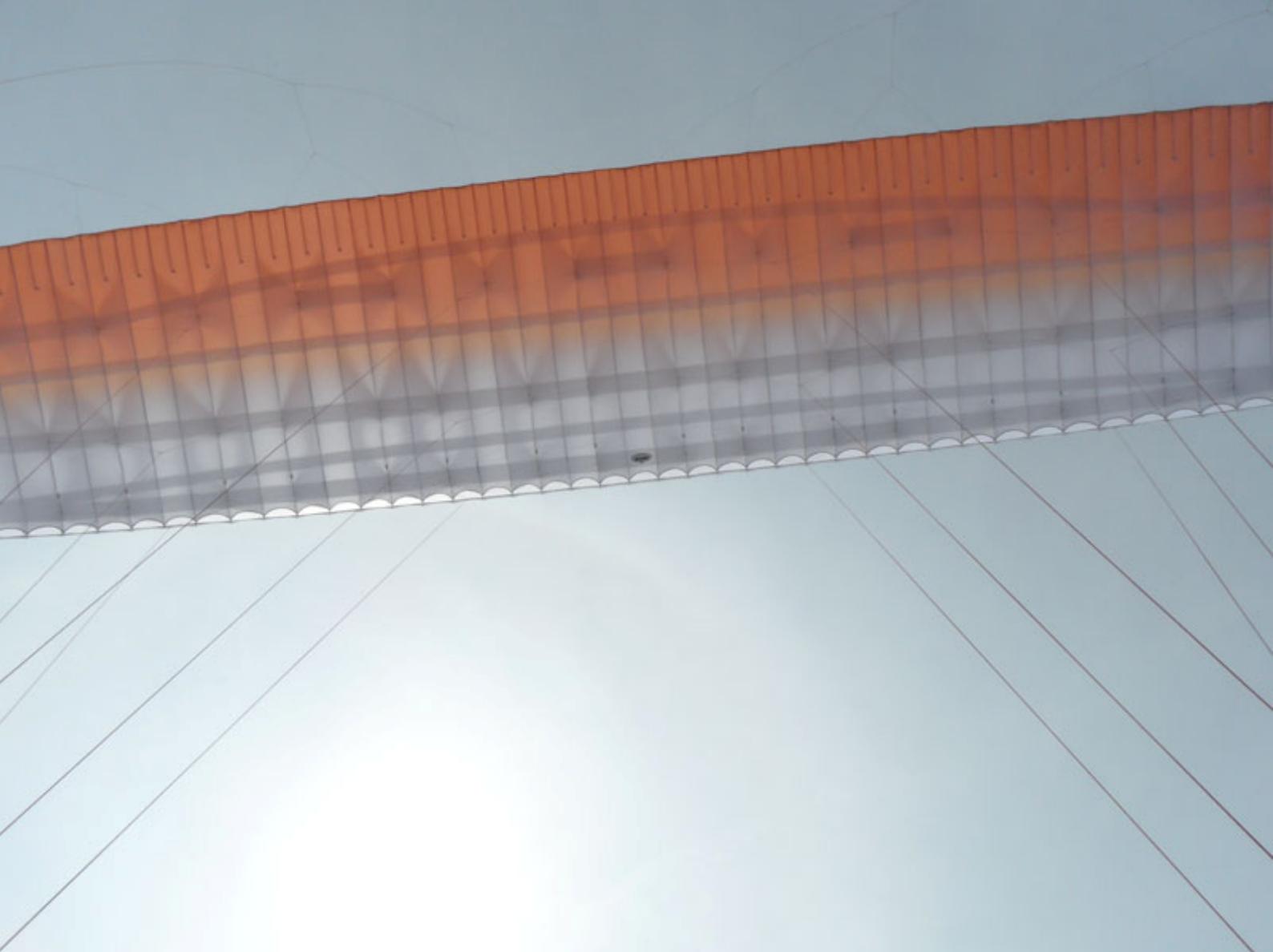
Emerveillé par tant de subtilité dans les irisations de gris, je sors l'appareil photo: ce sera au moins ça comme souvenir.

Et puis accessoirement une pièce à conviction pour justifier mon probable et imminent atterrissage.



Mouais,... pour l'instant ça tient.

Le soleil assure le minimum syndical, juste pour montrer qu'il n'avait pas pris un jour de congé lui aussi.



Heureusement que l'aile met un peu de couleur dans le paysage.



C'est décidément bien gris tout ça. Non les lunettes n'y sont pour rien... dommage.

Mine de rien le vol continu, terne, avec cependant deux incidents de parcours qui viennent relever quelque peu la sauce:

1° Un point bas juste après Cholet:

Et pourtant je visais une zone industrielle aux larges hangars prometteurs. Nada, qu'on se le re-redise: c'est la crise! Pas même un copeck. Dépité d'un si maigre retour sur investissement et au bord de la faillite, je me m'apprête à déposer le bilan dans le pré d'à coté. Encore faut-il que j'arrive à franchir les lignes électriques: avec un fond de caisse de 60m, je sers les fesses. Et puis, vas-y comprendre que'qu'chose : ça repars, là, sur le pré tout vert, à coté des grosses carcasses industrielles! Le message est sans appel: il faut investir massivement dans l'éologie, le durable et le renouvelable!

2° Un point haut, juste avant Orion (à vérifier).

Je m'explique : pour les chaudefondois-suriens-layonais qui désirent se rendre à la plage par la voie des airs (ça peut arriver), l'exercice consiste faire le yoyo entre le plancher des vaches et le plancher de la TMA Nantes 4 perché au FL 055 (environ 1676m). Accessoirement il faut aussi faire du saute-mouton par-dessus les RTBA R149D et R147C si elles sont actives, et sur le plan horizontal viser entre la TMA Nantes 3 au Nord et le TMA La Rochelle 1 au Sud, ce qui laisse un secteur libre de 8°... Fastoche, un vrai jeu d'enfant.



Or, donc, comme les bases des nuages commençaient à s'élever sur cette deuxième partie de parcours, je me préparais à quitter les thermiques avant de me fracasser le crâne contre ce foutu plancher-plafond. Jusqu'au moment où un petit gris s'est pris pour un gros noir et m'a bouffé tout cru, hop, ni vu ni connu.

Damned, j'aurais voulu éviter de prendre une prune pour infraction aux règles de circulation, et accessoirement aussi m'épargner celui d'essuyer le jet wash d'un liner qui aurait eu la mauvaise idée de trop se rapprocher de la terre pour amuser les touristes façon Concordia ...

Bon, descendre... facile à dire.

Grandes oreilles, en tentant de contrôler le cap au gps : pas suffisant ça monte quand même et le control en lacet et en roulis est plus qu'aléatoire, ça brasse sévère, et je vois mal comment contrôler une amorce de tumbling quand on a les mains crispées sur les oreilles...

All right, il ne me reste plus qu'à envoyer la spirale, franco, face planète. Une première pour moi avec cette aile. Une certaine appréhension donc en engageant de plus en plus l'aile : les suspentes et les sangles se tendent, les vertèbres se compriment, l'estomac et les dents se serrent, tenir bon...

Et puis, contrairement à un inconscient collectif qui associe le salut avec le haut et la clarté, là c'est par le bas et l'obscurité que se trouve la sortie. En descendant le gris-blanc laiteux devient plus sombre à mesure qu'on s'approche de la base, jusqu'à l'instant où des formes surgissent de la grisaille : Terre ! Terre ! Mais il faut tenir encore, car cela ne suffit pas, il faut retrouver les couleurs ! Et quand on a l'impression d'être revenu dans le monde quitté quelques instants plus tôt, il faut surtout ne pas ralentir, sous peine d'être renvoyé illlico au paradis : on est en plein dans l'ascension, et je ne me sens pas à proprement parler dans un état de spiritualité christique, ni favorable pour l'instant à l'élévation outre mesure de mon âme. Encore quelques tours où je sens ma respiration devenir difficile, et j'amorce la sortie. A nouveau en position normale, ça remonte rapidement, mais, oreilles et speedbar à fond, j'arrive à quitter l'aspirateur.

Oufhhhhh, ... respirer...



Bon, où en étais-je ? Ah oui, le maillot, la plage, les filles, tout ça, tout ça... je retrouve peu à peu mes esprits et remets mon cap au Sud Ouest. Une lueur à l'horizon fait naître l'idée que le tour devient jouable !



A l'approche de l'océan, le voile d'altitude s'éclaircit. Un beau plafond, qui égratigne quelque peu le plancher de l'étage du dessus (so sorry), s'avérera être le dernier nécessaire. Et c'est parti pour une longue glissade pleine balle jusqu'à l'Atlantique.

Note technique pour les freaks du matos : les petites poulies à drisse orange sur les élévateurs ne sont qu'un différentiel d'accélérateur pour un twist positif du calage en bout d'aile. Cela augmente la stabilité accélérée et rend une éventuelle fermeture frontale un peu moins létale. Au détriment de quelques km/h, cela va de soit. Ici, les poulies principales, en dessous, sont au taquet. Enfin presque...



Quelqu'un a dit un jour que la terre était ronde, il s'opposait en cela à ceux qui affirmaient qu'elle était plate - et finie - comme une galette.

Heu, ... je ne sais plus très bien qui a raison..., enfin, je me vois mal imiter maintenant Christophe Colomb, et continuer tout droit pour revérifier...



A ma droite Les Sables d'Olonne, pas très accueillants pour atterrir, même si les routes, le bus, la gare...  
Désolé, la photo est dégueulasse, mais je n'avais pas de trépied et puis le ciel n'est toujours pas très limpide, même s'il y a amélioration.



A ma gauche les sable d'une charmante lagune précédé de marais salants aux faux airs de jardin à la française,... pas l'idéal non plus pour atterrir, mais... et si je me laissais tenter ? Ça doit être mon petit côté romantique.



Tout au bord du continent, je rencontre un phénomène inattendu (mais prévisible) d'une mini confluence entre le vent de terre et la brise marine. La manœuvre d'atterrissement devient un tantinet délicate, ce serait dommage et pas très recommandable de faire trempette tout habillé.



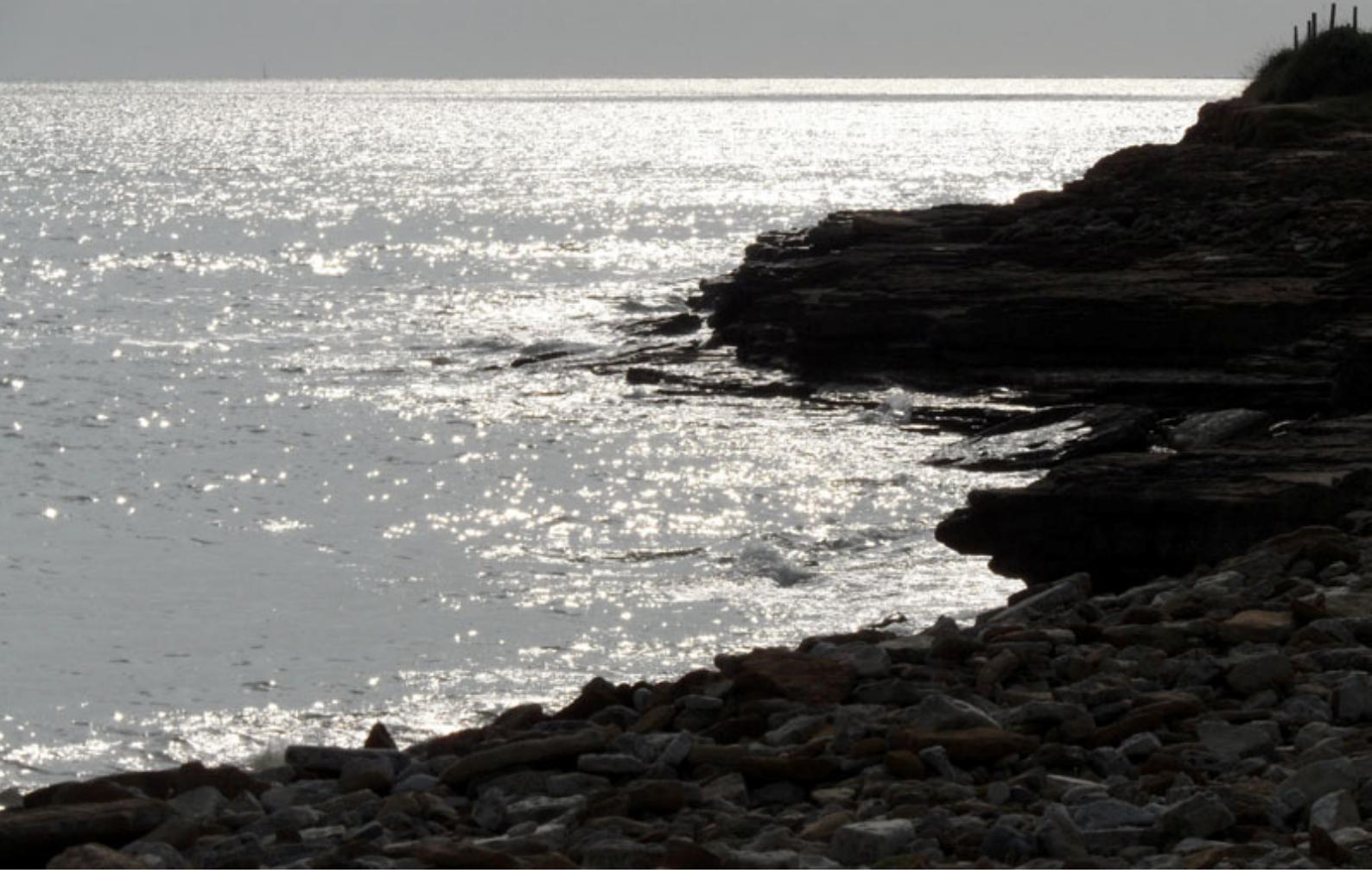
Ah, ces sacs plastiques qui traînent...

Sur la plage je croise deux sortes de gens : ceux qui n'y connaissent rien et ceux qui me demandent où j'ai planqué mon moteur...

Pourtant Saint-Hilaire, c'est vraiment tout à coté, 5 bornes à tout casser... mais vu la lueur de perplexité doublé de circonspection dans le regard des passants à qui j'essaie d'expliquer le pourquoi du comment, je me dis que j'ai du faire fausse route. On m'avait pourtant juré que c'est la Mecque du parapente... Je soupçonne un certain Talmont du Touvet d'entretenir la confusion.



Lui aussi aurait bien aimé aller plus loin, semble-t-il. Ou bien hésite-t-il comme moi quant à la théorie astrophysicophilosophique à adopter, ... à propos de la finitude de la Terre, il va sans dire...



Finalement, j'aime bien le gris.

Epilogue : c'est bien joli tout ça, mais il va falloir songer au retour à présent. 120 bornes et des brouettes à vol d'oiseaux (et assimilés), ça fait quand même une belle trotte... et c'est trop tard pour le train des sables. Il me reste le stop et une bonne dose d'optimisme. Ma foi, quatre voitures avec (sympathiques) chauffeurs et 3 km à pied plus tard, je me retrouve sur les berges du Layon.

Il est 23h, il fait presque nuit, juste le temps pour une dernière anecdote : je remonte au déco par le petit sentier et franchi la clôture pour traverser le pré à vache. Elles sont toutes au milieu du champ et je décide de longer discrètement la clôture côté déco pour traverser plus loin.

Tout à coup, dans le silence de la nuit à peine troublé par le lointain croassement des crapauds, un bruit sourd émerge, puissant, la terre se met à trembler. Je sursaute et me retourne : le troupeau, noir, me fonce droit dessus au grand galop. Je me précipite derrière la clôture, un maigre fil à peine électrifié, et me retrouve fait comme un rat, coincé entre le précipice arboré et la meute qui vient de s'arrêter à quelques mètres. J'ai le palpitant aussi remonté qu'en sortie de nuage...

Commence alors un long face à face muet, immobile. Une minute, deux minutes, trois... elles ne bougent pas... on va quand même pas y passer la nuit ! Me rappelant alors de la supériorité théorique de l'espèce humaine par rapport à celle des bovidés, je prends mon courage à deux mains et repasse le fil symbolique.

Je m'avance doucement, elles s'écartent un peu et me laissent passer en me suivant du regard.

Mais qu'est-ce qu'elles voulaient ? Peut-être juste fêter mon retour... !

Dernière épreuve : la route de nuit et des paupières qui ne demandent qu'à fermer boutique. 170km et un petit somme impérial encore un peu plus tard, et je me retrouve au bercail. Il est 3h.

Ma chi cazzo me lo fa fare?!

À la prochaine !

Mathis Rühl